Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 40

Artikel: Le fruit de pertse : patois de la Grande-Eau
Autor: Djan-Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222796

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

68me ANNEE. — No 40. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* **Samedi 5 octobre 1929.**

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse*, **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger*, **port en sus.**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA CABANE

AU milieu du glacier, dont un prudent détour a permis d'éviter la chute des séracs, on la découvre au loin, tache jaune perdue dans les rochers, à quatre cents mètres au-dessus de nos têtes. Les novices restent sceptiques : si souvent déjà ils ont cru la discerner, et toujours à tort, qu'à présent ils se défient de leurs yeux. Et puis, ils s'attendaient peut-être un peu à voir une façade blanche parée d'un drapeau suisse... et on ne leur montre qu'un point dont la teinte se marie à celle de la roche. Pourtant, c'est elle.

Au cours de la marche, on la perd de vue, puis elle reparaît, plus distincte, pour se perdre à nouveau ; et soudain, elle se dresse à cinquante mètres de nous. Là-haut déjà, des voix résonnent, des barbes s'abritent sous des feutres, des mouchoirs enserrent des nattes de cheveux. On quitte les glaces. Les fers des souliers grincent sur le roc, et la voici, avec ses deux marches de pierre devant la porte fermée, sa petite lucarne du premier étage, œil braqué sur le glacier, et un rais de lumière au rez-de-chaussée.

On plie sommairement la corde, on distribue deux ou trois saluts aux confrères en pantoufles qui viennent d'un pas lent et velouté examiner les arrivants et supputer sans bienveillance la place que chacun aura pour sa couche de nuit. Et puis on entre tout de go dans la cuisine. Il y fait chaud, le poële ronfle, et l'odeur des potages Maggi remplit la chambre. A la clarté de deux bougies plantées dans le goulot de bouteilles vides, six touristes mangent leur soupe dans des assiettes où la chute de l'émail laisse à nu des ronds et des étoiles de métal noir. Dans l'eau qui bout, le gardien émiette sa quarantième tablette Maggi de la soirée. L'accueil des gens attablés est plus fraternel que celui des voyageurs qui digèrent déjà dehors. C'est qu'ils satisfont pour l'heure aux impérieuses exigences de l'estomac, et le bien-être du souper fait taire le souci du sommeil à venir.

Cependant, le gardien arrive à loger son monde. Chacun reçoit sa place, qui au rez-de-chaussée, à côté de la cuisine, qui au premier étage. On grimpe l'échelle, on passe par la trappe, et, dans un coin de la soupente, au pied de la paillasse ou sur un rayon de bois blanc, on pose le sac. Et l'on redescend l'échelle, le nez contre la batterie de cuisine, qui pend au mur.

La soupe fume. Une fois encore, le parfum des *pois au lard* ou des *oignons à la crème* envahit l'office ; une fois de plus, le fer des cuillers râcle l'émail des assiettes. On partage avec le gardien, et l'on rouvre la gourde en son honneur. Il tient à offrir sa couverture personnelle pour « la jeune dame » ou « le petit monsieur » — ça se trouve toujours dans une caravane !

Alors seulement, toute faim apaisée, pipe ou cigare aux lèvres, à la clarté des bougies qui, partout, ont répandu du suif, le touriste s'aperçoit que la table est grasse. Il voit la malpropreté du plancher et des ustensiles de cuisine. En fera-t-il un crime à la cabane ? Mon Dieu ! non. D'habitude, il est plus sale qu'elle... mais, chez lui, c'est passager. Du reste, de quoi se compose la saleté des cabanes ? De poudre de rocs, grattée à l'or d'une paroi de 3 à 4000 mètres au-dessus des villes ; de cristaux de glace qui se résorbent en eau sur le plancher, et dont vous auriez fait vos délices si vous l'aviez bue mille mètres plus bas !

Au surplus, la cabane propre n'est pas une chimère : dans ma longue carrière de montagnard, j'en ai trouvé une [1].

Non, personne ne fait à la cabane un grief de n'être point immaculée. Et c'est parce qu'elle est un asile à tous les audacieux qui ont affronté les périls ; parce que, dans les vastes solitudes des glaces et des rocs, au milieu des menaces de mort, elle est la vie. Battue des neiges et fouettée des vents, elle est le refuge qui assure la chaleur et la nourriture. Elle rappelle la société qu'on a fui sur les sommets, mais dont on se passe difficilement à la longue. Elle offre le confort physique et le réconfort moral à l'individu qui s'est senti trop au-dessus de l'homme, et qui aspire à reprendre pied parmi ses frères, à se rattacher à l'humanité. A le percher souvent sur les cimes, à le pencher sur les gouffres, on essoufle vite son idéal, on le rend sujet au vertige. La cabane est là pour l'équilibrer, pour l'asseoir solidement. Il y reprend terre et n'en retire que plus d'élasticité pour un prochain envol. Il y fait son plein d'essence, dirait un aviateur. Il y retrouve une collectivité organisée, forte des efforts accomplis, mûre pour de nouveaux efforts, à laquelle l'isolement de la journée a fait comprendre la notion de solidarité et apprécier la valeur d'un semblable. En dépit de ses imperfections, la cabane est un pôle magnétique vers lequel convergent en grand nombre les énergies morales quotidiennement éparses dans les Alpes.

Aug. Vautier.

[1] Une cabane de la Section Monte-Rose, Valais.

LE FRUIT DE PERTSE

Patois de la Grande-Eau.

PAI le monde, iô y a tant dé bouenes choses à medzi, dites mé vâi se vo z'en cognîtes ona que sâi meillhâu tiet le fruit dé Pertse. La tsembetta ? Ona bouena râve. La sepa à l'ordze et ès tsoux ? Ouâi, bien se ïa de râsson dé fruit dé Pertse dedein. Tsertsi pi ! Po qué na souïe sâi d'estra, faut que ien ésse.

Ara, me faut dre à clliau que ne le sant pas, que le fruit dé Pertse ne sé fâ né ein Arnônnaz, né ein Eusânnaz, mâ bal et bin en Pertse avoué de lassé âriâ ein Pertse, iô y a la mâutérena, le prin plliantain et la prinma dzancllânna que fé allâ clliau que sont eindzemouetis et on moué d'âtres.

Le lassé dé Pertse, la bouena crânma de la plliânna le vaut papi, et clliau qu'ant, quemeint mé, biu ès dou tsalets sant prau que cé dé d'amoue est onco meillhâu tiet cé dé d'avau. E ne pas de clliar dé sâutet, et cé ouedre rasâ aoué ne porre pas, sé passâ dé meriâu.

Ara, quemeint ouelâi-vo fére de la crouïa martchandi avoué de lassé dinse ? Et pouâi, le fruit dé Pertse sé fâ quemeint cé u Lâiseno.

— Caillé te gras, Maricot ?

— Ouâi, ma fâi, gras, gras et demi, la crânma permi.

N'y a tiet cé que sé fâ lou dzor de mouesére, aobin à la mi-tsautein que ne sâi pas tot à fé « gras et demi aoué la crânma permi. »

Se vo medzi de fruit dé Pertse qu'ésse on an, dou z'ans, ère bon quemeint le tot bon dé Marnex aôbin de la Grant-Erpeille, mâ se vo le lasside veni villho dé dozé, treizé, tchâiz' ans, aôbin quemeniâ û passâ l'écoula, ère tant bon, adonc, cé pourre corps, que lou z'âtres ne sont pas mé tiet de fruit dé laitéri dé coûte, et qu'é vo fâ veni l'éoue ès zuets, rein tiet de l'eintonâ.

Et le son ? On tâupi de la plliânna âve remarquâ que se bouetâve le nâ d'on derbon éterti su'na botoille d'Aillho, le derbon tornâve, sé lassive étsappouegnî et répréseintâ û municipau que cein controlâve. Yé todzo de que sera dondzérâu d'avâi on tâupi ès Ormonts, sutot se r'âve dé le vatzes ein Pertse. Rein tiet le son de fruit fare réveni lou derbon.

Mé faut pas aôblliâ dé vo dre q'ona bouena chose dinse dâi sé medzi aoué respect. Faut le copâ prin, pé dolices [1], le medzi aoué de la sandze [2] et tsâblliâ, di teimps ein teimps, aoué on petiout coup d'Aillho û dé Vela noue.

Po la sepa, le dolice ne vant pas. Faut le râsson fé aoué'na râsse bin molâie, mâ que n'ésse pas troa dé tsemin. Dévesâ mé vâi, la né dé décope, quand on est bas di Pertse, qu'on a biu on véra, qu'on est bin lania, que l'estema râpouesse por avâi auque, dévesâ-mé vâi d'ona pecheinta sepa à l'ordze et ès tsoux avoué de la tsambetta, dé le favioules, on vére dé bon et ona couessattâie dé râsson dé fruit dé Pertse ! Pas fotu dé trovâ auque dé meillhau dein tota l'Urope — la résta, n'ein dévese pas — et Guillaume, cé que râsse de bou à Doorn, aoué sa campouta ès tsoux et son bacon, n'a jamé étâ fotu dé s'einvoueï auque d'asse bon dein son corniolon impérial.

Djan-Pierre dé le Savolles.

[1] Bûchilles.
[2] Pain plat des Ormonts.

Façon de parler. — Toupin s'est commandé des bottes sur mesure, mais comme toujours, le cordonnier les lui a faites trop étroites. Il s'escrime néanmoins à les mettre. Sa femme arrive sur ces entrefaites.

— Qu'as-tu donc, mon ami, à geindre ainsi ?

— Ah ! ma bonne, jamais je ne pourrai entrer dans ces bottines avant de les avoir portées deux ou trois jours !

C'est l'essentiel. — Mme B., à un de ses amis qui a une fille à marier :

— Comment trouvez-vous le jeune homme que je vous ai présenté hier ?

— Faut-il vous dire franchement ma pensée ?

— Oh ! maintenant, c'est inutile.

Concours de menteurs. — Celui qui dira le plus fort mensonge gagnera vingt sous.

— Entendu. Pour mon compte, je suis l'être le plus stupide que la terre ait jamais porté.

— Oh ! ça, ce n'est pas un mensonge, c'est une vérité.